

pas compte, était aussi violent que sincère, mais l'habitude de jouer avec les choses du cœur l'avait blasé. Il avait perdu l'usage de les analyser. Ne croyant pas à l'amour, il s'imaginait suivre ici son goût sans chercher autre chose que le plaisir du moment. Et pourtant dans la mesure de la nature légère et oublieuse, il aimait. L'attrait qui lie existait chez lui comme chez elle.

Son premier soin, au milieu de ces pensées fut de surexciter l'amour de Madeleine.

Madeleine revint donc le soir au même endroit que les jours précédents, toujours plus enivrée, toujours plus soumise à ces émotions qui brassaient pour ainsi dire son sang et l'envoyaient aux extrémités ou l'amassaient au cœur si précipitamment qu'elle était à chaque pas obligée d'en comprimer les impétueux battements. Elle vivait ! Echappée de cette torpeur froide dans laquelle elle avait négativement vécu, mille penseurs nouveaux lui apparaissaient, semblables à des génies lui faisant signe de les suivre dans un pays enchanté plein de grandes fleurs et d'arbres odorants. Elle non plus n'analysait pas ces secrets de son être, mais il y avait là une si souveraine animation qu'elle semblait s'être éveillée d'un profond sommeil qui l'aurait lassée. La fleur symbolique du lotus, qui fait oublier, semblait lui avoir versé ses sucs endormants tant son existence atone lui paraissait décolorée. Pourtant il n'y avait en elle de reproches pour personne. Elle se sentait pénétrée d'un subit besoin d'aimer, et tout le monde bénéficia de son état intérieur. Elle chérit mieux Torancy, elle embrassa Margotte avec effusion.

Elle se trouva seule ce soir-là au bout de l'allée de trembles. Elle resta un grand quart d'heure à demi dissimulée par le tronc d'un saule, interrogeant les buissons avec inquiétude, puis avec dépit, enfin avec colère. Personne ne vint. Elle s'en retourna maussade, grondeuse, lut à Torancy son journal avec tant de mouvements nerveux que celui-ci lui crut la migraine et la renvoya. Le lendemain, le sur-lendemain, les mêmes promenades amenèrent des résultats identiques. La pauvre enfant se crut oubliée et entra dans une grande tristesse. Elle avait, comme beaucoup d'esprits superstitieux, attaché à cette dernière et infructueuse démarche un sens fatal. Elle y avait accroché une espérance qui sombra et se dit que tout était fini. Elle rentra la tête en feu, les yeux noyés de pleurs, et prenant avec résolution un parti extrême, elle se décida à passer le Rubicon. Elle voulut avoir la certitude de son malheur, puisque le doute était si cruel. Elle écrivit.

Ne croyez pas qu'arrivée là elle se fit illusion sur l'acte qu'elle allait commettre. Elle savait bien ce qu'elle accomplissait, mais elle trouvait dans sa franchise, dans sa confiance, dans l'épanchement des sentiments qui l'animaient une douceur immense. Elle éprouvait déjà par avant-goût les joies du sacrifice.

" Mon ami, disait cette lettre, vous avez oublié, puisque mon beau songe à peine commencé s'est évanoui, de me dire adieu. On n'a pas voulu de notre union, sans doute. On ne m'a pas jugée digne de vous. Hélas ! ce n'est point ma faute ! Vos roses blanches se fanent, leurs feuilles tombent l'une après l'autre. Mon cœur est plein de trouble, et j'ai appris à la fois combien aimer et souffrir sont une seule et même chose. J'ai pleuré toute la soirée, mon père s'est aperçu que mes yeux étaient rouges ; je n'ai su que répondre à ses questions. A vous je le dirais, mais me voilà seule aujourd'hui avec le souvenir de vos paroles, avec la mémoire des miennes..."

" Monsieur Roland, je me sens triste à mourir... Mes fleurs ! mes pauvres chères fleurs !

elles remplissent ma chambre d'une odeur amie. Je m'attache à ce parfum qui s'évanouira demain, dernière trace de notre amitié d'un jour. Ah ! monsieur, que ces sentiments qui durent plus que les choses sont amers !... Pourquoi, lorsque les maux du corps s'oublient, les douleurs de l'âme persistent-elles ? Pourquoi tous ces bouleversements depuis vous ? Pourquoi ces joies inutiles ? Pourquoi ces vaines terreurs ? Pourquoi enfin dans cette vie rapide qui est devenue la mienne tous ces étonnements cruels ? Ils mourront en moi, car je ne vous reverrai plus, et pourtant il me semble que si je vous avais revu votre adieu m'eût laissée plus calme que votre fuite. Il faut bien que je vous le dise. Cette fuite me laisse tout supposer, tout croire, tout craindre, hélas ! et tout espérer !

" MADELEINE."

Elle alla le lendemain, qui était un dimanche, à la messe. En sortant de l'église, elle éloigna un instant Margotte et courut jeter cette lettre à la poste. Elle se sentit plus calme et attendit la soirée avec plus de patience que les jours précédents. Elle comptait voir Roland.

La lettre parvint au château des Ormes. Le timbre de Senlis frappa la marquise. L'écriture fine et couchée, la forme élégante, tout lui donna à penser que cela venait de Madeleine Torancy.

Elle s'en appara donc en présence de Rolly, et la décacheta sans façon. L'enveloppe roula à terre. Le jeune homme qui n'avait prêté nulle attention à cet acte, ignorant que c'était un abus de confiance, jeta par hasard les yeux sur l'enveloppe, reconnut le nom de son cousin et commença à chercher le mot de l'énigme. Lorsque la lecture en fut achevée, Mme de Vaudricourt la brûla. Rolly se baissa pour relever l'enveloppe ; mais plus prompt que l'éclair, la marquise la devança et détruisit cette dernière preuve du délit. Il était trop tard. L'esprit de Rolly, habile à chercher les causes et rendu soupçonneux par les causeries secrètes de sa tante avec Mme de Lépinoy, par la colère contenue qu'avait excitée le nom de Torancy, par mille indices qui lui revinrent à la mémoire, se mit à la piste de l'intérêt qu'elle prenait aux affaires de Roland. Celui-ci était encore absent pour quelques jours. Il avait le temps d'observer. Il soupçonna quelque drame bien noir, comme celle que pouvait concevoir l'esprit de la marquise lorsqu'elle se mettait à détester quelqu'un plus particulièrement. Il se tut, mais dès ce moment rien ne passa inaperçu. Il saisit entre Mme de Lépinoy et sa tante un échange de signes. Alors, sous un prétexte, il se leva et disparut.

" Il y a une lettre, dit vivement Mme de Vaudricourt, dès que Rolly fut sorti.

— Une lettre ! Elle a écrit, l'imprudente ! Ah ! ah ! marquise, quelle arme nous avons contre eux !

— Une arme ! contre eux ! Mais, chère madame, quels projets agitez-vous donc ? exclama la vieille dame avec une vivacité singulière, et commençant la marche des gardes royales. Contre eux ! Ah ! ça, supposez-vous que j'en veuille à mon pauvre Roland ? Vive Dieu ! Voilà une amie qui prend feu pour ma cause ! Allons, je vois que nous nous entendons très-bien, mais que nous nous comprenons très-mal. Avez-vous pu croire un seul instant que j'userais de cette lettre comme d'une arme ? Il serait alors surabondamment prouvé que ce pauvre garçon qui s'amuse comme il peut sur la domaine des gens de rien est un suborneur, comme si l'honneur qu'il leur fait ne payait pas le dommage ! Voulez-vous que sous la prévention de détournement de mineure il comparût comme un goujat devant les tribunaux ? Hélas ! ma chère, ces

temps d'épreuve le veulent ainsi. On ferait des gorges chaudes de notre nom vieux de dix siècles. On humilierait au grand éclat de rire des courtards de boutique et des vagabonds émancipés, nos fleurons qui ont été aux croisades. Halte là, c'est un rêve que vous auriez fait et dont il serait temps de vous éveiller. Mon intention est de laisser les choses suivre leur cours, mais de me tenir au courant de cette intrigue qui nous distraira toutes deux, vous surtout, n'est-ce pas, ma chère Laure, qui paraissez prendre à ce roman un si vif intérêt. Restons donc, si vous y consentez, dans notre loge et ne descendons pas sur le théâtre de l'amour. Moi, je l'effloucherai, et vous, termina-t-elle, avec un sourire aiguisé comme un poignard, vous êtes trop tragédienne ; s'il fallait jouer un rôle, vous dépasseriez la réalité, et cela ne serait plus tout à fait une distraction pour vous. Tout doux, tout doux : la Malibran est morte de ses émotions, et je craindrais pour votre santé."

Ces dernières paroles étaient trop pesantes pour cette pauvre nature de femme aimante. Mme de Lépinoy n'y tient plus, deux larmes jaillirent de ses yeux. Toutes les barrières que la dissimulation du monde élève entre les vrais sentiments et les hypocrisies du prochain, elle les brisa d'un seul coup, et, se levant superbe de désordre, le regard brillant, le visage couvert d'une pâleur ardente, elle s'élança jusqu'àuprès de la marquise.

" Ah ! madame ! s'écria-t-elle ; que vous êtes cruelle ! Vous, si clairvoyante, se peut-il donc que depuis dix mois vous n'ayez pas vu que je l'aime, votre Roland, que je l'adore, que sa présence est pour moi le paradis, que son absence c'est le deuil, que sa perte ce serait la mort. Ah ! pour m'arracher cet aveu, que mon âme indignée retient encore, contre lequel ma raison obscurcie se dresse de toute sa hauteur, il faut, croyez-le, que j'aie bien souffert. Je suis jalouse ; je souffre, vous dis-je, mille serpents me déchirent le cœur. Mes nuits se passent sans sommeil, en proie à des cauchemars affreux que mon imagination suscite comme à plaisir. Je les vois ensemble, tous deux beaux, jeunes, ardents à ces joies qui étaient miennes, et que malgré moi, malgré tout je sens chaque jour s'éloigner. Cette année, cette heure radieuse dont j'ai enfoui les délices dans le fond de mon être, j'avais cru, malheureuse, qu'elle n'aurait pas de fin. J'ai épuisé les trésors de sa tendresse parce que je me sentais riche à l'anéantir sous la mienne. J'avais jugé de lui par moi-même. Aujourd'hui tout est fini, il l'aime et me voilà abandonnée ! Me voilà en face de ce passé si court et si charmant, en face de l'avenir, en face de leur bonheur qui me tuera ! Oh ! par moments j'ai des idées de meurtre qui passent en moi comme des lueurs. Il doit y avoir une grande volupté à tuer une rivale. Cette femme dont vous parlez ainsi froidement, gardant pour mon pauvre cœur tout déchiré vos amères ironies, cette femme, je la hais !..."

Et se jetant à genoux au milieu de sanglots si violents que ses cheveux se dénouèrent et l'inondèrent entièrement.

(A suivre.)

Il y a de l'émoi à Québec à propos d'un Marseillais nouvellement arrivé du pays du choléra. Dans la dernière séance du conseil de ville, le maire de Québec a dit n'avoir pas encore reçu de réponse d'Ottawa à la requête que le conseil a adressée au gouvernement pour édicter des règlements de quarantaine plus rigoureux. Un membre du conseil a cité, comme preuve de la nécessité de prendre des mesures immédiates, le fait qu'un Marseillais, fuyant le choléra, est arrivé à Québec et travaille maintenant dans un atelier de machines de la rue Saint-Paul. On s'attend à chaque jour à voir éclater le choléra. *B.L.G.*